

BORDEAUX. — Dans une réunion tenue à la Bourse, les négociants bordelais en relation avec le Transvaal ont décidé de demander au ministre des affaires étrangères de se préoccuper des mesures à prendre pour sauvegarder leurs intérêts, particulièrement en cas de séquestre ou de réquisition de leurs marchandises.

Explosion à bord d'un vapeur autrichien

MARSEILLE. — Une explosion de grisou s'est produite ce soir, à cinq heures, à bord du vapeur autrichien *Doretea* en partance pour Bassorah.

L'explosion s'est produite dans la cale d'avant où était entreposé le charbon.

Sept matelots ont été grièvement blessés. Trois ne survivront pas à leurs blessures.

ARGUS.

LES THÉÂTRES

Nouveau-Théâtre : *Tristan et Iseult*, drame lyrique en trois actes, de Richard Wagner.

Il est à croire que la représentation de *Tristan et Iseult*, donnée hier, au Nouveau-Théâtre, par M. Charles Lamoureux, sous le patronage de la Société des grandes auditions musicales de France, marquera, chez nous, la dernière étape du wagnérisme. Sans doute, y a-t-il encore à jouer, pour que Paris connaisse en son entier l'œuvre immense et magnifique du glorieux réformateur, *l'Or du Rhin*, *Siegfried*, *le Crépuscule des dieux* et *Parsifal*. Mais le sublime drame mystique restera, on le sait, la propriété exclusive du théâtre de Bayreuth, et quand l'Opéra montera les trois autres drames, — les montera-t-il d'ailleurs? — on ne trouvera pas, dans la nouvelle floraison des thèmes de la *Valkyrie*, déjà entendus, le puissant attrait de surprise que *Lohengrin*, *Tannhauser*, *les Maîtres chanteurs*, si dissemblables, ont successivement apporté et que *Tristan* n'a fait qu'accroître. Il faut dire aussi que les quarante années de luttes, luttes suivies d'un triomphe dont l'histoire de l'art ne nous fournit aucun exemple et qui est absolument définitif, ont bien émoussé la curiosité du public. On sent qu'avant peu se manifesterà en lui non pas une fatigue de l'admiration, — tant que des hommes aimeront, souffriront, vivront, ils admireront Richard Wagner — mais un impérieux désir de sensations neuves. Sur la scène même où, depuis sa victoire, le conquérant règne en une juste apothéose, se prépare la représentation d'un ouvrage qui, pendant près d'un demi-siècle, a attendu son tour : *la Prise de Troie*, d'Hector Berlioz. Cette représentation déterminera-t-elle à Paris un « mouvement » français? Je ne puis que l'espérer. Ce dont je crois être sûr, c'est qu'avec *Tristan et Iseult* le wagnérisme a atteint chez nous le terme suprême de sa marche en avant, c'est que l'émotion ressentie, l'effet produit hier ne seront point égalés au jour, prochain ou non, trop tardif certainement, où la Tétralogie, soit en son intégralité, soit moins morcelée qu'on ne nous la donne à cette heure, sera offerte à nos foules, changeantes comme toutes les foules.

Ce qui me permet de parler ainsi, ce qui a rempli d'enthousiasme les spectateurs que je viens de quitter, c'est que de tous les drames de Wagner, le drame de *Tristan et Iseult* est à la fois le plus humain, le plus poignant et le plus simple. Je sais bien que les commentateurs y ont trouvé assez de choses pour en faire une œuvre purement métaphysique ou symbolique, violemment systématique quant à la partition, antithéâtrale essentiellement, si abstraite, obscure et fermée que cinquante volumes semblent insuffisants à en expliquer les énigmes; je sais bien que Wagner, au moment où il a composé *Tristan*, subissait l'influence de Shopenhauer et ne s'en cachait pas, que dans sa lettre à M. Frédéric Villot, où est exposée toute la théorie du drame lyrique, de l'union intime de la poésie et de la musique, théorie trop connue maintenant pour que j'aie à l'étudier ici, il a dit s'être « plongé avec une entière confiance dans les profondeurs de l'âme, de ses mystères, et de ce centre intime du monde, avoir vu s'épanouir sa forme extérieure ». Mais je sais bien aussi que la dernière partie de cette phrase est à retenir, qu'il y a en effet, dans *Tristan et Iseult*, provoqué par un secret combat d'âmes, une lutte extérieure dont il nous est facile de suivre les péripéties et je sais bien encore que, dans cette même lettre à M. Frédéric Villot, Richard Wagner a écrit, à propos de l'ouvrage

en question : « Ici, je me mouvais avec la plus entière liberté, la plus complète indépendance de toute préoccupation théorique, et pendant la composition je sentais de combien mon essor dépassait les limites de mon système. Il n'y a pas de félicité supérieure à cette parfaite spontanéité de l'artiste dans la création, et je l'ai connue, cette spontanéité, en écrivant *Tristan*. » C'est grâce à cela que beaucoup de personnes se contenteront de voir en ce prodigieux et palpitant poème musical le poème de la passion et de la douleur, le poème de la mort, sans doute, avec ce qu'elle a d'insondable, avec son néant, mais le poème de la vie aussi et surtout avec sa réalité de délices et de souffrances, de joies et de peines. Comme dans *Roméo et Juliette*, il y a dans *Tristan et Iseult* un peu du cœur de chacun de nous. Comme celui de Shakespeare, le poème de Wagner est universel, sera universellement compris.

Le prélude frissonnant d'angoisse voluptueuse, hurlant d'ivresse furibonde que l'on a entendu si souvent aux concerts résume très nettement ce poème. Il fait entendre, dans le style chromatique, qui est celui de la partition entière, les principaux motifs de cette partition, motifs que l'auteur, pour la première fois, devait développer symphoniquement, transformer, combiner les uns avec les autres selon les nécessités du drame, au lieu de les rappeler simplement comme dans les œuvres précédentes. — *Tristan* date de 1859 et, chronologiquement, suit *Lohengrin*. — C'est le chant de désir qui commence, qui déchaînera la tempête d'amour des trois actes et s'achèvera en la scène extatique de la mort d'Iseult, conclusion pareille à celle de la légende celtique où Richard Wagner a puisé les éléments constitutifs de son œuvre, légende qui, après avoir ému de longues générations d'hommes, s'être effacé des souvenirs, renaît aujourd'hui, magnifiée par la puissance souveraine de la musique.

De caractère naïvement, mélancoliquement populaire, venu en droite ligne du roman inspirateur, est le *lied* expressif que dit, au début, sans aucun accompagnement, le matelot monté dans la mâture du navire qui emporte en Cornouaille le couple prédestiné. Passant dans l'orchestre, sous deux formes distinctes, ce *lied* montre le pittoresque de la traversée et indique la révolte d'Iseult, princesse d'Irlande, que le chevalier Tristan amène au roi Marke, son oncle, en exécution du pacte réconciliateur. Un trait tordu des instruments à cordes accentue la violence de cette première scène, qui nous fait pressentir le mystère d'amour, mystère fatal marqué par les froides et sinistres harmonies de la mort et aussi par les thèmes entendus lorsque Brangaine, la fidèle suivante d'Iseult, envoyée par elle, vient chercher Tristan.

En paroles embarrassées, celui-ci s'excuse d'abord et son vieil écuyer Kurvenal, comme un défi, jette à pleine voix l'orgueilleuse chanson de Cornouaille qui dit la défaite de l'Irlande et le combat où Tristan tua Morold, le fiancé d'Iseult. Et, tandis que Brangaine retourne vers sa maîtresse, le rude refrain de l'héroïsme de Tristan retentit encore, repris par tout l'équipage.

Alors éclate la douleur furieuse de la fière fille blessée. Atteint par l'épée de Morold, Tristan vint autrefois demander la guérison à sa science des baumes et des philtres. Au lieu de frapper, comme elle l'aurait dû, le meurtrier de son fiancé et le vainqueur de sa patrie, elle fut prise de pitié, lorsque le regard du désespéré monta vers elle, et ne vengea point Morold.

Les thèmes se croisent, se déforment, s'entre-choquent jusqu'au cri de malédiction « Mort à nous deux ! » Car Iseult a désigné à Brangaine, dans le coffret aux antidotes, le breuvage empoisonné qu'elle partagera avec l'homme qui la vendit à Marke.

Mais, après les appels joyeux des matelots annonçant son arrivée, Tristan a paru, et la musique devient ici d'une prodigieuse grandeur, d'une énergie sans égale.

En des répliques, mesurées d'abord et de plus en plus haletantes, le conflit s'engage et se poursuit jusqu'au moment où Iseult saisit la « coupe de réconciliation » et partage avec Tristan le breuvage qu'elle contient.

A peine ont-ils bu qu'un délirant bonheur les rive aux bras l'un de l'autre. Brangaine a désobéi, et c'est le philtre d'amour qu'elle a versé. Le navire va toucher terre. Une ivresse surhumaine, une folie de désirs secouent l'orchestre dont les flammes envahissantes doivent et torturent; tandis que les deux voix unies chantent l'hymne éperdu

auquel succède, en une éblouissante péroraison instrumentale, le chœur des matelots saluant le Roi.

Dans un jardin, devant sa demeure, par une lumineuse nuit d'été, Iseult écoute maintenant des fanfares qui s'éloignent. Sur un délicieux murmure des clarinettes et des violons, les cors résonnent en échos vaporeux et le hautbois dessine une douce phrase impatiente. Bien peu partagées sont les craintes de Brangaine; Marke chasse dans la forêt et Iseult, éteignant la torche qui brûle à l'entrée, dernière lueur du jour détesté, donne le signal auquel accourt Tristan. Voici la plus merveilleuse, la plus divine scène d'amour qui ait jamais été écrite. Rien n'en peut exprimer le charme, la puissance et la beauté. Malgré les avertissements de Brangaine, qui veille sur la tour et dont la voix lente tombe dans l'entrelacement des symphonies comme l'appel terrible du destin, les deux êtres extasiés, assis sur un banc de fleurs, s'étreignent avec une passion croissante. Que la mort amie succède à la cruelle vie; qu'elle chasse les terreurs et que la suprême joie soit dans cette mort éternelle, auguste et sublime, impérieusement invoquée, continuatrice de la nuit qui fuit!

En des cliquetis d'armes, des cris, surgissent tout à coup Marke et ses courtisans. L'infâme Melot, qui prépara le piège, les conduit. La déploration du vieux roi est d'une indicible douleur et ses reproches sont d'une amertume poignante. Tristan n'y répond pas: il va partir pour la contrée ténébreuse où nul soleil ne luit, et Iseult l'y suivra, comme elle l'a suivi en Cornouaille. Mais Melot a bondi et Tristan, frappé, s'affaisse dans les bras de l'amante, tandis que reparait à l'horizon la lumière fatale du jour.

Le commencement du troisième acte donne une impression de deuil accablant. Dans un burg que l'on croirait délaissé, Tristan, à l'ombre d'un haut tilleul, est couché sur un lit de repos. Des tierces désolées sortent du lent remous de l'orchestre grave, semblent monter vers l'infini tandis que chante une mélodie de larmes et de détresse. Dans l'isolement, dans le vide de l'espace s'entend le chalumeau d'un pâtre que Kurvenal a placé en vigie près de la mer. Vient-il donc le navire qui porte Iseult fidèle? Avant de l'annoncer, la mélancolique mélodie champêtre, réveillant la douloureuse victime d'amour, évoque en son esprit les souvenirs d'autrefois. Elle le développe, le transforme et se mélange symphoniquement aux thèmes divers qui, comme par un effet d'hallucination, reparaissent à l'orchestre.

Mais l'air naïf du berger se change en une ronde joyeuse, mouvementée, folle, triomphante. La nef d'Iseult entre dans le port. En sa fièvre, Tristan s'est dressé sur sa couche; il veut qu'à présent son sang coule pour que l'aimée cicatrise la blessure qu'elle seule peut fermer. Il s'élançe au-devant d'elle, glisse et expire dans ses bras. Un second navire suivait celui d'Iseult. Le roi Marke en descend, il arrive trop tard pour pardonner, et Kurvenal, frappant Melot, reçoit un coup qui le jette aux pieds de son maître. Alors, en l'ineffable chant d'extase qui élargit splendidement l'Hymne à la Mort, Iseult s'unit pour toujours à Tristan et va le rejoindre au pays mystérieux des éternelles délices.

On a choisi la traduction d'Alfred Ernst et de MM. Louis de Fourcaud et Brück. Je voudrais en parler longuement, mais cela m'est difficile; les mots, mal prononcés souvent, ayant presque tous disparu sous les ondes instrumentales qui ne cessent de bouillonner de la première à la dernière page de la partition. Le peu que j'en puisse dire, c'est qu'elle respecte le texte musical, chose absolument essentielle. Des interprètes, deux sont hors de pair: Mmes Litvinne et Brema. L'une a déjà chanté un fragment de l'ouvrage, il y a quelques mois, aux Concerts du Cirque d'été. Elle apporte au rôle d'Iseult un très juste sentiment de la déclamation, une vive intelligence scénique et, ce dont je la loue, elle ne force sa voix à aucun moment pour chercher l'effet dans le cri. Cette voix est d'une pureté exquise, souple, résistante et charmante. L'autre a joué *Orphée* à l'Opéra-Comique, il y a un certain temps, d'inoubliable façon. Sa Brangaine, tendre, inquiète, douloureuse et tragique, domine le drame d'une hauteur infinie, le mène, le fait ce qu'il est. Elle y assiste, parfois d'un coin du théâtre, après s'être caché la figure, parfois en se rapprochant des personnages pour les prendre dans ses bras et l'on croirait voir la statue de la Fatalité, inexorable, terrible ou consolatrice. Une telle conception est de beauté souveraine. Les hommes, malheureusement, sont inférieurs. En Tristan, M. Gibert montre une mollesse extrême, traînant les sons, manquant de style; et M. Sainprey est un pâle Kurvenal. M. Vallier, lui, dit avec assez d'ampleur et d'assurance le récit du roi Marke.

On a réservé de longues et légitimes ovations à M. Lamoureux, content que l'on était du retour au pupitre de celui à qui est dû, en grande partie, le triomphe, chez nous, de la pensée nouvelle. Des wagnériens fervents n'ont cessé d'objecter à la représentation d'œuvres si exceptionnelles l'impossibilité ou se trouve un simple chef d'orchestre de pénétrer la splendeur de ces œuvres. Selon eux, il faudrait, pour en diriger dignement l'exécution, un artiste qui fût à la fois un musicien et un poète, puisque musique et poésie forment un tout. Avec la rude ténacité, le ferme entêtement, la foi courageuse que l'on sait, M. Lamoureux vient de réfuter cette opinion. La soirée d'hier est pour lui une soirée heureuse entre toutes. Jamais la précision, la perfection n'ont été poussées plus loin que dans la mise au point de ces trois actes, n'ont déterminé une poussée de vie plus intense et plus magnifique. Ce qui me réjouit, c'est que la bonne justice permette à l'homme qui, par la victoire de *Lohengrin*, a ouvert une route, d'ouvrir une autre route par le superbe succès de *Tristan et Iseult*. Car une route nouvelle est, dès à présent, ouverte aux compositeurs d'aujourd'hui et de demain, qui, affranchis et régénérés par Richard Wagner, chanteront à leur tour les libres hymnes de l'art universel.

Alfred Bruneau.

P. S. — Retenu rue-Blanche, j'ai eu le regret de ne pouvoir assister, à l'Opéra-Comique, à la reprise des *Pêcheurs de Perles*, de Georges Bizet, et aux débuts de M. Albers, un baryton qui, je l'espère, reparaitra prochainement. — A. B.